



267. NANTES — Cathédrale
Tombeau de François II, Duc de Bretagne - « La Force »

Chapitre 4

La Force

Des quatre Vertus cardinales qui ornent les angles du tombeau de François II et de Marguerite de Foix, c'est, sans nul doute, celle de la Force qui sur le plan de l'émotion artistique déclenchera le plus notre enthousiasme et forcera notre admiration. La finesse avec laquelle est ciselé le halecret, la gracieuse délicatesse d'un geste que Fulcanelli – à tort selon nous – aurait souhaité « *plus vigoureux* »⁵⁵, la noble sérénité de l'attitude et, bien sûr, l'impressionnant réalisme du drapé dont on a peine à croire qu'il fut taillé dans le dur marbre de Carrare, tout cela, à l'évidence, témoigne d'un art poussé jusqu'en ses plus vivifiants retranchements et, partant, d'une époustouflante maîtrise et d'une virtuosité qui, pour le béotien que nous sommes, dépasse quelque peu l'entendement. Inutile donc d'insister pour dire combien nous rejoignons en tout l'historien de l'Art Léon Palustre qui, de sa précieuse et très lyrique plume, nous prodigua les lignes suivantes : « *Quelle que soit notre admiration pour la statue de la Prudence, celle de la Force, au point de vue de l'art, nous semble encore supérieure. Rien de plus svelte et de plus élégant, en effet, que cette femme coiffée d'un casque à volutes et la poitrine couverte d'une riche armure, qui crève un donjon pour en*

55. Fulcanelli, *Les demeures philisophales*, page 254.

arracher un dragon. Les plus grandes difficultés, on sent qu'elle en triomphe comme en se jouant et, certes, il serait difficile de lui comparer la figure aux formes athlétiques qui, au tombeau de Louis XII, à Saint-Denis, étreint dans ses deux bras une énorme colonne. Puis, quelle noble fierté dans l'expression du visage, quelle souplesse dans la longue draperie formant en avant comme un lien entre les deux bras! À elle seule, cette statue de la Force suffirait à la gloire d'un homme et l'on ne peut se défendre, en la contemplant, d'une vive et profonde émotion »⁵⁶. Cet enthousiasme, Ange Guépin l'avait également ressenti, si l'on en croit ce qu'il écrit quelques années plus tôt à propos de notre statue : « combien d'artistes de nos jours, s'ils avaient pareil sujet à traiter, qui mettraient beaucoup de mouvement où Colomb s'est efforcé de caractériser par le recueillement et le calme la force de l'âme! Cette statue n'est pas la plus belle des quatre, mais c'est la plus intéressante, et c'était la plus difficile à modeler. Si maintenant il était vrai, comme on l'a supposé, que Colomb et les imagiers de son époque ne faisaient pas habituellement d'esquisse en terre, combien n'a-t-il pas fallu de méditations à l'artiste pour arriver à une œuvre aussi parfaite! Vue par-derrière, cette statue représente un corsage et une robe dont l'élégance ne laisse rien à désirer; aussi, un second dessin, lui a-t-il été consacré par notre collaborateur »⁵⁷.

Ayant cherché en vain des modèles directs dont se seraient inspirés Michel Colombe ou Jean Perréal pour la composition de cette statue, Paul Vitry conclut sur les mots

56. Léon Palustre, *Michel Colombe*, extrait d'un article paru dans la Gazette des Beaux-Arts, courrier européen de l'art et de la curiosité, tome XXIX, 2^e période; 1^{er} janvier 1884, article de mai 1884, pages 414 à 419

57. *Histoire de Nantes*, par Ange Guépin, docteur-médecin, seconde édition avec dessins de M. Hawke et deux plans; Nantes; Prosper Sébire, libraire; C. Mellinet, imprimeur; éditeurs. 1839; pages 202 à 206.

suiuants « *Ni à Rome, ni à Florence, ni à Milan, ni à Côme (porte sud de la cathédrale) nous ne connaissons rien de semblable. D'où venaient donc ici ces motifs nouveaux? Était-ce de l'imagination féconde de Perréal?* »⁵⁸. Pour notre part, et à défaut de modèle probant qui ait servi de source d'inspiration, nous nous contenterons de répondre par l'affirmative à cette dernière question. Ajoutons qu'un peu plus tôt dans son étude, Paul Vitry s'était également efforcé de rappeler que « *la Force a les attributs de Samson; elle est armée du bouclier et de la massue*^{59,60}; *parfois elle a la peau de lion sur la tête et un disque figurant le monde dans les mains; d'autres fois enfin, et ce sera son attribut définitif, en Italie du moins, elle porte la colonne entière ou brisée* » (Paul Vitry)⁶¹. Si Samson n'est bien sûr pas le seul, et loin s'en faut⁶², à se confronter à un

58. *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, par Paul Vitry; Paris, librairie centrale des Beaux-Arts, 13 rue Lafayette; 1901.

59. Pour nuancer le propos, notons que la massue, le bouclier et la peau de lion seraient plutôt à mettre en rapport avec Héraclès, vainqueur du lion de Némée, avec lequel Samson est parfois confondu.

60. Chez Giotto, la Fortitudo (la Force) est représentée ainsi, avec le bouclier, la massue et la peau de lion sur la tête; Giotto, Les Vertus, 1303-1306; fresque, 120x60cm; église de l'Arena, Padoue.

61. *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, par Paul Vitry; Paris, librairie centrale des Beaux-Arts, 13 rue Lafayette; 1901.

62. Voir l'épisode de Daniel et la fosse aux lions ou, plus significatif encore, à notre avis, le récit que fait David à propos de son combat victorieux contre ce lion qui menace le troupeau (que l'Église assimilera à la communauté des croyants). David dit à Saül : « *Ton serviteur gardait les brebis de son père. Quand un lion ou un ours venait pour en enlever une du troupeau, je courais après lui, je le frappais et j'arrachais la brebis de sa gueule. S'il m'attaquait, je l'attrapais par la gorge, je le frappais et je le tuais. C'est ainsi que ton serviteur a frappé le lion et l'ours, et ce sera aussi le sort du Philistin, de cet incirconcis, car il a insulté l'armée du Dieu vivant.* » (1 Samuel XVII, 34-35). Voir également le récit du combat de Bénaja contre le lion : « *Bénaja, le fils de Jéhojoda, [...] fut célèbre par ses exploits. C'est lui qui frappa les deux héros de Moab. Il descendit au milieu d'une citerne et il y frappa un lion, un jour de neige.* » (2 Samuel XXIII, 20; repris presque à l'identique en 1 Chroniques XI, 22). Quant à la mythologie grecque, elle met en exergue le personnage d'Héraclès (Hercule), vainqueur comme nous l'avons dit du lion de Némée.

lion (lequel, comme il faut le signaler, est régulièrement considéré, au moins dans l'Ancien Testament, comme un animal infernal et maléfique⁶³), c'est bien à lui en priorité que les artistes font référence quand ils associent la Force au lion et à la colonne entière ou brisée. Rappelons ainsi, même si elle semble un peu tardive au regard de l'œuvre réalisée par Michel Colombe, que l'arcane XI du Tarot de Jean Noblet (1650) nous montre la Force en train d'écarter les mâchoires d'un lion, exactement comme dans le récit du combat opposant Samson et le lion : « *Samson descendit à Timna et, comme il arrivait aux vignes de Timna, il vit un jeune lion qui venait à sa rencontre en rugissant. L'esprit de Yahvé fondit sur lui et, sans rien avoir en main, Samson déchira le lion comme on déchire un chevreau ; mais il ne raconta pas à son père ni à sa mère ce qu'il avait fait* » (Juges XIV, 5-6). De même, et pour clore ce sujet, signalons que la colonne brisée fait directement référence à l'épisode biblique où Samson, désormais aveugle et réduit en esclavage par ses ennemis, profite des festivités données dans le temple en l'honneur de Dagon pour entraîner dans sa mort tous les Philistins qui se trouvent autour de lui : « *Et Samson tâta les deux colonnes du milieu sur lesquelles reposait l'édifice, il s'arc-bouta contre elles [...] et il s'écria : « Que je périsse avec les Philistins ! » Il poussa de toutes ses forces et l'édifice s'écroula sur les princes et sur tout le peuple qui se trouvait là. Ceux qu'il fit périr en mourant furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait périr durant sa vie* » (Juges XVI, 29-31). Dans le Tarot dit

63. Voir par exemple : « *Le lion est monté de son fourré, le destructeur des nations s'est mis en marche, il est sorti de sa demeure pour transformer ton pays en désert* » (Jérémie IV, 7) ; « *Un lion rugissant, un ours affamé, voilà ce qu'est le méchant qui domine sur un peuple sans ressources.* » (Proverbes XXVIII, 15) ; « *Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic, tu fouleras le lionceau et le dragon* » (Psaumes XCI, 13) ; voir également Isaïe XXX, 6.

de Mantegna, dont Perréal, si l'on en croit Paul Vitry⁶⁴, avait certainement eu connaissance, l'arcane XXXVI intitulée *Forteza* (la Force) rassemble ainsi les deux attributs, le lion et la colonne brisée, en référence aux deux épisodes de la légende de Samson que nous venons tout juste de citer.

Si, à propos de la Force, Paul Vitry insiste pour dire que l'on n'avait jamais rien vu de pareil auparavant, nous pouvons ajouter également que, malgré les qualités indéniables de l'œuvre, le modèle donné par Michel Colombe n'a guère été imité après cela, du moins à notre connaissance, que par le sculpteur Matthieu Laignel pour le tombeau de l'évêque Charles Hémard de Denonville⁶⁵. Quant aux « modernes », Fulcanelli nous indique avec son érudition habituelle qu'ils représentent la Force de façons très diverses : « *Boticelli la voit comme une femme robuste, simplement assise sur un trône ; Rubens lui adjoint un écu à figure de lion, ou la fait suivre d'un lion. Gravelot nous la montre écrasant des vipères, une peau de lion jetée sur les épaules, le front ceint d'une branche de laurier et*

64. Et comme semble largement le démontrer la Prudence réalisée par Michel Colombe, qui ressemble trait pour trait à celle donnée dans le Tarot de Mantegna (seconde moitié du xv^e siècle).

65. Ce tombeau, réalisé par Mathieu Laignel (ou Laigniel) en 1543, est donc postérieur de quelques années à l'œuvre de Michel Colombe. Il est situé au transept nord de la cathédrale d'Amiens. Dans les bas-reliefs, on retrouve, à l'identique, tous les modèles donnés par Michel Colombe pour ses vertus cardinales. Nous reproduisons ici quelques éléments donnés dans la notice : « *G. Durand (1901) décrit le tombeau de l'évêque Charles Hémard de Denonville, mort au Mans en 1540 et inhumé dans la cathédrale d'Amiens. Il attribue sa réalisation au sculpteur amiénois Mathieu Laignel, qui perçoit les derniers paiements en 1541, bien que le tombeau porte la date de 1543. Le dessin du tombeau conçu par Mathieu Laigniel est présenté à des sculpteurs anversoïis qui proposent un devis supérieur. En 1897, le tombeau fait l'objet d'importantes restaurations réalisées par Lotiquet. Le stylobate et les piliers externes sont refaits en pierre de Lunel d'Hydrequent. G. Durand signale la grande ressemblance de ce monument funéraire avec celui des de Lannoy, à Folleville, réalisé avant 1545 ; la chronologie de ces deux œuvres attribuables à Mathieu Laigniel ne peut être établie avec certitude.* »

tenant un faisceau de flèches, tandis qu'à ses pieds sont des couronnes et des sceptres. Anguier, dans un bas-relief du tombeau de Henri de Longueville (Louvre), se sert pour définir la Force, d'un lion dévorant un sanglier. Coysevox (balustrade de la cour de marbre, à Versailles) la revêt d'une peau de lion et lui fait porter un rameau de chêne d'une main, et la base d'une colonne de l'autre. Enfin, parmi les bas-reliefs qui décorent le péristyle de l'église Saint-Sulpice, la Force est figurée armée de l'épée flamboyante et du bouclier de la Foi »⁶⁶. Tout semble ainsi nous confirmer dans l'idée qu'avec la Force du tombeau de François II et Marguerite de Foix, c'est bien, en quelque sorte, à un modèle unique auquel nous sommes véritablement confrontés, même si l'on doit retenir que le « chef couvert d'un morion plat, au muflle de lion en tête »⁶⁷ doit immédiatement être compris comme une référence à Samson, celui-ci étant, comme nous le confirment Michel Pastoureau et Gaston Duchet-Suchaux, « comparé au Moyen-Âge à Hercule »⁶⁸.

Ceci étant posé, il convient maintenant de porter toute notre attention sur ce dragon que la Force, sans effort apparent, extirpe de la tour crénelée où auparavant il se cachait, se lovait et se terrait. De cette tour, retenons seulement qu'elle ne possède aucune fenêtre : c'est donc en fracassant la tour que la main droite de la Force a pu se saisir du dragon, ceci ayant eu pour effet de faire entrer la lumière là où, avant cela, nous comprenons qu'il n'y en avait pas. Dans son *dictionnaire mythico-hermétique*, Dom Pernety note, et cela nous paraît hautement significatif, que « quelques Philosophes ont donné le nom de Tour à leur

66. Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, pages 255-256.

67. *Ibidem*, page 255. Notons ici que Fulcanelli cite Dubuisson-Aubenay et son itinéraire de Bretagne (1636).

68. Voir : Michel Pastoureau et Gaston Duchet-Suchaux, *La Bible et les Saints*, page 306.

fourneau » et, de même, Jean Chevalier et Alain Gheerbrant nous indiquent, à la rubrique « tour » de leur *Dictionnaire des symboles*, que « *l'athanor des alchimistes emprunte la forme d'une tour pour signifier que les transmutations recherchées dans leurs opérations vont toutes dans le sens d'une élévation : du plomb à l'or, et, au sens symbolique, de la lourdeur charnelle à la spiritualisation pure* »⁶⁹. De même, nous noterons avec intérêt que la Vierge Marie est, dans la litanie de Lorette, assimilée à la tour : Marie est ainsi, tout autant, le « *vase spirituel* », le « *vase honorable* », le « *vase insigne de dévotion* », que la « *tour de David* » et la « *tour d'ivoire* », tous éléments qui ne font au demeurant qu'exacerber la fonction toute matricielle de Marie, en tant qu'elle est perçue comme celle par qui la Lumière (c'est-à-dire également l'or alchimique en tant qu'il est assimilé au Christ) est descendue sur le monde. Tout cela doit nous faire comprendre qu'en saisissant le dragon afin de l'extirper de la tour, la Force nous donne l'occasion d'assister à une transmutation dont la nature véritablement chrétienne et alchimique ne doit donc plus nous échapper.

Si nous nous intéressons maintenant au geste d'étranglement dont fait montre notre Vertu vis-à-vis du dragon, nous devons comprendre que, bien loin d'être anodin, cet étranglement, qui vise en premier lieu à empêcher la bête de nuire en rejetant son souffle pestilentiel et destructeur, permet par conséquent que soit désormais canalisée, intériorisée, toute cette énergie brute, chaotique et infernale à laquelle le dragon s'identifie entièrement : elle est dès lors contenue tout entière dans les entrailles de la bête. C'est, comme il faut le comprendre, l'absence de maîtrise qui assimile la bête au démon, de sorte qu'une fois maîtrisées, les forces infernales ont à nouveau l'occasion de recouvrer

69. Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, page 960.

cette Lumière dont par leur faute elles avaient été privées. Albert le Grand, finalement, ne dit pas autre chose quand il dit que « *la force véritable et parfaite consiste à être maître de son âme quand on est tenté par l'orgueil ou l'envie, la colère, la luxure ou l'avarice, la vaine gloire et la complaisance en soi-même, ou par les plaisirs inférieurs : l'âme raisonnable ne consent jamais à toutes ces tentations qu'elle réprime aussitôt. Voilà pourquoi il est dit au livre des Proverbes (ch. 16, v. 32) : « Celui qui supporte patiemment vaut mieux qu'un héros, et celui qui se domine soi-même est supérieur au guerrier qui prend des villes ». Cette force-là, Samson, très courageux cependant, ne l'a pas eue ; sans doute, il mit en pièces un lion (Juges, ch. 14, v. 6), et avec une mâchoire d'âne il terrassa un millier de Philistins (ch. 15, v. 15, 16), mais ensuite, parce qu'il aimait une femme, Dalila, toute force lui fut retirée (ch. 16, v. 4, 17, 20) »⁷⁰.*

Ceci étant dit, et si nous gardons en tête que « souffle » et « esprit » renvoient en quelque sorte à une seule et même idée, et que par conséquent l'esprit est pour ainsi dire contenu tout entier dans le souffle (pneuma), nous voyons bien qu'en serrant le cou du dragon, la Force empêche surtout que celui-ci disperse l'énergie spirituelle dont le serpent ailé, assimilé ici à l'ange déchu, est par ailleurs très richement doté. Le souffle destructeur qui s'échappe de la gueule du dragon correspond donc, dans cette perspective, à une véritable perte spirituelle et à un affaiblissement moral que la Force s'emploie à combler ou à rétablir avec la ferme bienveillance de rigueur qui doit être la sienne. N'allons donc pas croire que notre dragon court à sa perte avec cet étranglement, car c'est, à notre avis, exactement le contraire qui se déroule sous nos yeux. Munie d'une collette ressemblant à une véritable couronne rayonnante et

70. Albert le Grand, *Le Paradis de l'âme*, chapitre IX, 1

solaire, la Force, en messagère angélique et divine, tire ainsi le dragon vers cette Lumière céleste qui, assurément, a force de vie éternelle.

Quelles que soient les représentations que l'on se fait du dragon, gardons en tête qu'il convient non de tuer l'antique ennemi pour le vaincre, ce qui reviendrait à perdre pour toujours l'énergie dont il est porteur, mais de le sortir des ténèbres où il s'accroche afin de le porter vers la Lumière. En ce cas croyons que le dragon se mettra tout entier au service de la Lumière, de sorte que l'on pourra véritablement comprendre que l'un des buts de toute voie initiatique est de « chevaucher le dragon », autrement dit de faire siennes toutes les énergies éparses et mal maîtrisées de l'être afin de les porter toutes ensemble sur le chemin de la Vertu. Rappelons ici que les alchimistes nommaient « dragon » la matière brute de l'Œuvre. Dom Pernety dit de lui qu'il est le « *Gardien du jardin des Hespérides* », et qu'il « *représente la terre, cette masse informe et indigeste qui cache dans son sein la semence de l'or, qui doit fructifier par les opérations de l'Alchymie représentée par le jardin des Hespérides* »⁷¹. Ainsi donc, il n'est pas de quête initiatique véritable qui, sur le plan intérieur, ne passe d'abord par la confrontation avec le dragon. Sans la maîtrise des énergies brutes auxquelles il s'identifie, toute quête est inévitablement vouée à l'échec.

Bien sûr, dans le cadre qui est le nôtre tout au long de cette étude, la Lumière dont il est question doit être remise dans le contexte médiéval et chrétien qui lui est propre, si bien qu'il devient facile de comprendre que la source de Lumière dont il est question ici émane essentiellement du Christ, en tant que celui-ci est perçu comme la manifestation du divin. Grégoire le Grand, même s'il ne nomme pas directement le Christ, ne dit pas autre chose quand il est

71. Dom Pernety, *Dictionnaire mythico-hermétique*, paru en 1787.

question pour lui de définir ce qu'est la véritable Lumière : « *Ne demandons au Seigneur ni des richesses trompeuses, ni des présents terrestres, ni des honneurs passagers, mais la lumière ; non la lumière circonscrite par l'espace, limitée par le temps, interrompue par la nuit, et dont nous partageons la vue avec les animaux ; mais demandons cette lumière que seuls les anges voient avec nous, qui ne débute par aucun commencement et n'est bornée par aucune fin. Or le chemin pour arriver à cette lumière, c'est la foi. C'est donc avec raison que le Seigneur répond aussitôt à l'aveugle à qui il va rendre la lumière : « Vois ! Ta foi t'a sauvé. » (Lc 18, 31-43).*

Ce rapport à la Lumière divine et à la foi devrait suffire à expliquer que, dans la *Légende dorée*, l'ostension de la croix ou, à défaut, le signe de croix, permette d'éloigner ou de vaincre totalement le mal incarné par les monstres, c'est-à-dire par le dragon en tout premier lieu. Dans le texte de Jacques de Voragine, qui fourmille d'anecdotes tout aussi merveilleuses que symboliques, saint Sylvestre, après les objurgations rituelles, lie le mufler du dragon avec un fil qu'il scelle ensuite avec « *un anneau qui porte le signe de la croix* »⁷². De même, dans la notice consacrée à sainte Marguerite, nous lisons : « *Comme il [le dragon] s'élançait pour la dévorer, elle fit un signe de croix et il disparut, ou bien, comme on le lit ailleurs, il posa sa gueule sur sa tête et sa langue sur son talon et l'engloutit aussitôt ; mais pendant qu'il voulait l'avalier, elle s'arma du signe de la croix : la vertu de la croix fit éclater le dragon et la vierge en sortit indemne. Mais ce qu'on raconte du dragon qui la dévora et de la manière dont il éclata est considéré comme apocryphe et frivole* »⁷³. Quand il est encore question pour les disciples de Jacques le Majeur de transporter le corps du

72. *Légende dorée*, chapitre 12; page 97.

73. *Ibidem*, chapitre 89, page 502.

saint jusqu'en Espagne, Jacques de Voragine écrit que « là, un dragon qui souffle du feu se précipite contre eux [= les disciples de Jacques]; en lui opposant la croix, ils le coupent en deux par le ventre. Puis, en répétant le signe de croix sur les taureaux, ils les apaisent aussitôt comme s'ils étaient des agneaux »⁷⁴. La légende de Marthe, enfin, est prétexte à une variation sur le même thème : « À la prière des populations, Marthe pénétra dans le bois [où se trouvait le dragon] et y trouva l'animal en train de dévorer un homme ; elle jeta sur lui de l'eau bénite et brandit une croix contre lui. Aussitôt le dragon, maté, se tint tranquille comme une brebis. Sainte Marthe le lia avec sa ceinture et il fut tué sur-le-champ par le peuple à coups de lances et de pierres »⁷⁵. Quelquefois aussi, comme il convient de le signaler, la seule présence du saint, représentant du Christ, suffit pour éloigner le danger que représente le dragon, le monstre, ou quelque autre animal maléfique. Philippe se contente ainsi d'ordonner au serpent (ou dragon), qui auparavant était sorti de la base de la statue dédiée au dieu païen Mars, « de s'en aller en un lieu désert où il ne nuirait plus à personne, ce qu'il fit aussitôt, et on ne le revit plus » (*Légende dorée*, chapitre 62, page 352).

Signalons en outre que si Saint Georges tue le dragon en combat singulier, il faut surtout comprendre que sa victoire n'est rendue possible que parce qu'il nous est présenté comme le chevalier du Christ⁷⁶. En ce sens, comprenons que son combat se joue encore une fois sur le terrain du sacré, et hors des considérations strictement profanes propres aux combats ordinaires. Ici comme ailleurs, et dans la continuité de ce qui a été dit précédemment, il convient de noter que le dragon ne meurt jamais que symbolique-

74. *Ibidem*, chapitre 95, page 532.

75. *Ibidem*, chapitre 101, page 557.

76. *Ibidem*, chapitre 56, page 315.

ment, car sa réintégration dans la Lumière suffit pour qu'il soit transfiguré : tout comme le plomb transformé en or, il meurt aux ténèbres pour revivre dans la Lumière : ce sera là, à notre avis, l'enseignement principal de cette Force réalisée par Michel Colombe pour le tombeau de François II et de Marguerite de Foix.

Bien sûr, l'œuvre de Michel Colombe s'inscrit pleinement dans la perspective du combat eschatologique qui met aux prises les forces ténébreuses et l'armée de Lumière incarnée par le Christ. Dans la littérature médiévale, depuis les textes du Cycle arthurien jusqu'aux légendes hagiographiques de Jacques de Voragine, nombre de récits s'inscrivent ainsi dans cette démarche militante qui vise à porter la Lumière jusqu'aux coins les plus sombres du royaume des ténèbres. Aussi anecdotique qu'elle puisse paraître à première vue, l'histoire de Roba, telle qu'elle nous est narrée par Jacques de Voragine, mérite pourtant toute notre attention : « *Un homme du nom de Roba, originaire de Méda, avait tout perdu au jeu, y compris ses habits. Il rentra chez lui le soir, et alla se coucher en laissant la lanterne allumée. Considérant ses méchants habits et la perte considérable qu'il avait faite, il fut saisi d'un immense désespoir, se mit à invoquer les démons, et à se recommander à eux par des mots abominables. Aussitôt arrivèrent trois démons, qui jetèrent la lumière allumée sur la terrasse, attrapèrent l'homme par le cou et le serrèrent si fort qu'il ne pouvait plus parler. Tandis qu'ils le tourmentaient ainsi, ceux qui étaient à l'étage inférieur montèrent en disant : "Qu'y a-t-il, Roba ? Que fais-tu ?" Les démons leur répondirent : "Allez en paix, regagnez vos lits !" Et eux, croyant que c'était la voix de l'homme, s'en allèrent aussitôt. Après leur départ il fut tourmenté encore plus violemment par les démons. Quand ils s'en aperçurent, ils firent venir aussitôt un prêtre, qui adjura les démons au nom de saint Pierre, et en fit sortir deux sur-le-champ. Le lendemain, on le conduisit au tombeau du saint [c'est saint*

Pierre Martyr], et le frère Guillaume de Verceil s'en prit au démon qui, sans l'avoir jamais vu, l'appela par son nom et lui dit : « Frère Guillaume, tu ne me feras jamais sortir, car cet homme est nôtre et accomplit nos œuvres. » Le frère lui demanda son nom et il répondit : « Balzefas. » Mais quand il l'eut adjuré au nom de saint Pierre, le démon sortit en renversant Roba, qui fut parfaitement guéri et reçut une pénitence salutaire » (*Légende dorée*, chapitre 61, pages 349-350). L'histoire de Roba, qui n'est pas sans rapport avec cette Force sculptée par Michel Colombe, appelle de notre part quelques commentaires. Tout d'abord il convient de signaler que la déchéance morale de Roba a pour corollaire une perte de lumière (la lanterne que les démons jettent sur la terrasse) dont nous voyons bien qu'elle se joue surtout sur le plan intérieur. Il nous paraît également intéressant de signaler que, comme le fait la Force avec le dragon, les démons « attrapèrent l'homme par le cou et le serrèrent si fort qu'il ne pouvait plus parler ». Bien sûr, si le geste est le même, le résultat est en totale opposition avec le sort du dragon, et ici Roba demeure à la merci des démons qui ont pouvoir sur son esprit (*pneuma*) et parlent par sa bouche. Comme on le voit, l'arrivée des démons dans le corps de Roba et, surtout, l'acte thaumaturgique du frère Guillaume, participent pleinement de cette dialectique de l'ombre et de la Lumière qui, par ailleurs, évoquera immédiatement la guérison miraculeuse de l'aveugle telle qu'elle nous est racontée et décrite dans l'évangile de Matthieu : « Alors on lui amena un démoniaque aveugle et muet, et il le guérit, de sorte que le muet parlait et voyait. Toute la foule étonnée disait : N'est-ce point là le Fils de David ? Les pharisiens, ayant entendu cela, dirent : Cet homme ne chasse les démons que par Béalzéboul, prince des démons. Comme Jésus connaissait leurs pensées, il leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne peut subsister. Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même ; comment donc son royaume subsis-

tera-t-il ? Et si moi, je chasse les démons par Bézébul, vos fils, par qui les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais, si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu vers vous » (Matthieu XII, 22-28 ; traduction Louis Segond). Lorsque Jésus dit que « *si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même* », il nous rappelle surtout qu'il ne peut être question de combattre les ténèbres en recourant soi-même aux ténèbres. La seule façon de combattre les ténèbres (= la division), c'est de lui opposer la Lumière (= l'unité), et la seule façon de combattre le vice, c'est de lui opposer la Vertu. Tout l'enjeu de la Force, sans doute, est résumé en ces quelques mots.

BIBLIOGRAPHIE :

- Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, édition publiée sous la direction d'Alain Boureau, Collection Bibliothèque de la Pléiade, NRF Gallimard, 2004.
- *Michel Colombe et la sculpture française de son temps*, par Paul Vitry ; Paris, librairie centrale des Beaux-Arts, 13 rue Lafayette ; 1901.
- Léon Palustre, *Michel Colombe*, extrait d'un article paru dans la Gazette des Beaux-Arts, courrier européen de l'art et de la curiosité, tome XXIX, 2^e période ; 1^{er} janvier 1884, article de mai 1884, pages 414 à 419.
- Albert le Grand, *Le Paradis de l'âme*.
- *Histoire de Nantes*, par Ange Guépin, docteur-médecin, seconde édition avec dessins de M. Hawke et deux plans ; Nantes ; Prosper Sébire, libraire ; C. Mellinet, imprimeur ; éditeurs. 1839 ; pages 202 à 206.
- Fulcanelli, *Les demeures philosophales*, tome II, Pauvert.
- Thomas Grison, *Le Tarot de Marseille, l'ésotérisme chrétien à l'œuvre*, éditions de la Hutte, 2014.
- Michel Pastoureau, Gaston Duchet-Suchaux, *La Bible et les Saints*, Flammarion.
- Dom Antoine-Joseph Pernety, *Dictionnaire mythico-hermétique, dans lequel on trouve les allégories fabuleuses des poètes, les métaphores, les énigmes et les termes barbares des philosophes hermétiques expliqués* ; 1787.
- Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont.



8^e mille

266 NANTES — Cathédrale
Tombeau de François-II, Duc de Bretagne - La Justice

82

Table des matières

Préface de Bernard Fauchille	9
Chapitre 1. Exégèse d'une œuvre	21
Chapitre 2. Qu'est-ce que l'alchimie ?	33
Chapitre 3. La Tempérance	45
Chapitre 4. La Force	59
Chapitre 5. La Justice	75
Chapitre 6. La Prudence	91
Chapitre 7. Le quaternaire et ses implications.....	109
Chapitre 8. Arabesques	117
Chapitre 9. Les douze apôtres	133
Chapitre 9. Sponsus et Sponsa	149
Chapitre 10. Le lion et le lévrier	167
Postface de Paul Sanda	183

Annexes.

1. Le cas Michel Colombe dans l'Histoire de l'Art	193
2. Albert le Grand, <i>Le Paradis de l'âme</i> (extraits).....	211
3. Émile Mâle, <i>L'art religieux de la fin du Moyen-Âge</i> (extraits)	223
4. Léon Palustre, <i>Michel Colombe</i> (article paru dans la Gazette des Beaux-Arts, 1884 ; extrait)	229
Bibliographie générale	235

Illustrations

(Photos de François Chapeau, début du xx^e siècle)

La Tempérance	46
La Force	58
La Justice	74

La Prudence	90
Le lion et le lévrier	166